



Nager vers la plage...

Entretien avec **Philippe Bélanger-Roy**, professeur en biologie, par Judith Trudeau

Avec « le pacte », la mobilisation de 50 000 personnes lors de la manifestation « L'environnement s'invite au parlement », la nomination de la nouvelle ministre en environnement, madame MarieChantal Chassé la controverse autour de la vignette des voitures électriques ici au collège, j'ai eu envie de parler à un prof en science de l'environnement. Philippe Bélanger-Roy, le visage enseignant du CACE¹ s'est imposé à mon esprit. Merci Philippe d'avoir répondu si rapidement!

Le parcours de Philippe Bélanger-Roy, quel est-il?

P.B-R : J'ai fait mes études ici au Collège en 2000-2001. Graduation en 2001. J'hésitais entre deux branches d'études : la biologie ou le français. J'avais été tuteur en français et j'aimais ce contact avec les étudiants. J'ai aussi pensé faire carrière dans le domaine pharmaceutique. Ceci dit, j'ai réalisé rapidement que c'est un domaine où il faut vivre avec une certaine pression et qui requière beaucoup de sacrifices. Suite à une mauvaise expérience dans un cours de biologie, je me suis dit : « Je suis certain qu'y a moyen de faire mieux dans l'enseignement de cette matière! » Dans mon deuxième cours de bio, j'ai eu la chance d'avoir Guillaume Chagnon, un prof qui est toujours ici. À l'époque, il avait remplacé l'enseignant titulaire qui avait dû s'absenter pour des raisons de santé. Et c'est pas mal à ce moment-là que mon choix s'est concrétisé. Donc, le goût de l'enseignement s'est manifesté très tôt dans mon parcours.

¹ Comité d'action et de concertation en environnement.

J.T. Et à l'université, quel a été le cheminement?

P.B-R : J'ai choisi bio car je voulais travailler en environnement. Ce n'était pas tant la physiologie qui m'intéressait que l'environnement dans lequel on se trouve et les relations entre les organismes vivants. J'ai fait mes études à l'Université de Montréal de 2001 à 2004.

J.T. : On appelle ça un parcours en ligne droite.

P.B-R : Effectivement, je n'ai jamais arrêté. Mes cours préférés au bac étaient en lien avec l'écologie et la génétique. Dans le cadre de mes études, j'ai eu la chance de travailler avec Marilyn (Bouchard) et Kristine (Cuffley) qui sont actuellement profs au département. Alors, quand je suis entré ici, je connaissais déjà pas mal de monde!

JT : As-tu fait une maîtrise?

P.B-R : Oui, j'ai fait une maîtrise en sciences de l'environnement à l'UQÀM. J'ai travaillé pour la chaire d'étude ERE (Éducation relative à l'environnement). À cette époque, on ne parlait pas tant des grands enjeux relatifs aux changements climatiques. Vers 2005, on travaillait autour de la déconstruction du concept de « développement durable ». À la Chaire, on était critique de la jonction de ces deux termes. Comment poursuivre dans la logique du développement et penser que cela va avec la pérennité des ressources?

J.T : En fait, il y a plutôt une antinomie entre ces deux termes.

P.B-R : Exactement. Tu sais, j'ai fait ma maîtrise par stages. J'ai aussi fait un mémoire, mais je vais te parler de mon premier stage. J'étais consultant en environnement pour différents projets. J'étais dépêché sur le terrain pour évaluer l'impact écologique de tel projet de promoteurs. Par exemple, je devais identifier la ligne des hautes eaux, les espèces végétales touchées ainsi que la présence de milieux humides. Cela nous permettait de caractériser le terrain et d'évaluer si une construction est possible ou carrément nuisible. On pouvait aussi suggérer différentes solutions pour amoindrir les impacts.

J.T. Par pur hasard, as-tu travaillé comme consultant dans le développement des outlett à Mirabel?

(rires, ...)

P.B-R. Non, je travaillais à Montréal. J'ai beaucoup appris lors de ce stage. J'ai appris que je n'aimais pas négocier avec les entrepreneurs! Tu sais, on fournissait des rapports et très souvent, ils terminaient à la déchiqueteuse faisant fi des recommandations. La construction allait de l'avant! J'avais l'impression qu'on travaillait un peu pour rien. Et ça m'agaçait franchement. Certains le faisaient de bonne foi, mais d'autres le faisaient pour se donner « bonne conscience » ou pour paraître « écolo-proove » ou « green washing ».

J.T. Et ton deuxième stage, tu l'as fait dans quel contexte?

P.B-R : Je l'ai fait à Environnement Canada. Ironie du sort, je travaillais sur le concept de «développement durable» et de «mobilité durable». C'était principalement du travail de bureau et j'ai compris rapidement que ce n'était pas pour moi. Il y avait tout de même un volet pédagogique que j'ai apprécié. Et il faut bien l'avouer, comprendre tous les rouages liés aux prises de décisions en environnement, ce n'est pas banal.

J.T. Et ton mémoire?

P.B-R : Il a porté sur l'application et la perception du développement durable dans les entreprises.

J.T : Et si on fait un pas de plus, aujourd'hui avec le mouvement lié à la décroissance, comment peut-on actualiser ce discours dans les firmes de consultation en environnement?

P.B-R : Évidemment, lorsqu'on pense en termes d'entreprises, on pense en termes de croissance. Si on avance avec ce concept-là, on y voit une fracture non-féconde. Si on exclut le discours des *deep ecologist* qui sont parfois moins ouverts aux compromis, il y a un terme qui peut prendre le relais et qui représenterait déjà une bonne avancée : il s'agit du concept d'internalisation des coûts environnementaux liée à toute production. Avec ce concept, on parle le même langage. Tout a un coût et la destruction d'un milieu humide représente un coût qu'il faut intégrer dans le coût de production. Ce serait une transition obligatoire.

J.T. : Avec un organisme gouvernemental environnemental qui serait chargé de veiller au respect de ces coûts environnementaux?

P.B-R Oui, il faut quelque chose au niveau législatif. À mon avis le BAPE (Bureau d'Audiences public en environnement) a sa place dans cet enjeu-là. Il est, dans un premier temps, consultatif, mais on pourrait lui donner un peu plus de pouvoir. Il faudrait avoir un portrait global de la situation en environnement. Par la suite, cette analyse se traduirait en recommandations au gouvernement. Les instances existent déjà. Les connaissances, on les a déjà et les Québécois s'attendent à du changement en environnement. C'est pas pour rien qu'il y avait 50 000 personnes dans les rues de Montréal.

J.T. Ça te dit quoi ça cette mobilisation « La planète s'invite au parlement »?

P.B-R Ça me dit qu'il y a un réveil de la conscience environnementale et qu'il était temps! Les jeunes réalisent que c'est leur avenir qui est en jeu ici. Et honnêtement, c'est par eux que ça passe. La conscientisation débute au primaire. Les parents suivent l'influence de leurs enfants. Cette manifestation est le début de quelque chose de plus gros, un mouvement social. Ce sera un mouvement pacifique. Je suis vraiment heureux de voir ça! On n'était pas là il y a dix ans!

J.T Je suis d'accord avec toi sur le mouvement, ceci dit, aux dernières élections, le parti vert ne s'est pas du tout imposé. Ça demeure un mouvement social sans véhicule politique (au sens partisan du terme). Et en même temps, cette conscientisation qui se fait dans les écoles québécoises (primaires, secondaires, collégiales) constitue un engagement politique des enseignants qui semblent ignorer qu'ils font de la politique, un peu comme à un autre moment de notre histoire québécoise, lorsque les enseignants étaient sensibles à la question nationale du Québec. Nos étudiants ne sont plus souverainistes, mais sont très environnementalistes!

P.B-R Tu as raison. Nos étudiants ne sont plus là et les vieux partis devraient le réaliser. L'épouvantail de la souveraineté, ça ne colle plus.

J.T. Tiens, je vais répondre à ma question, le véhicule vert semble s'incarner en QS!

P.B-R Oui, mais ce qu'on constate c'est que les deux pôles qui rassemblent les Québécois lors des élections c'est la santé et l'économie. Je le comprends, notre population est vieillissante. Et pour l'économie, il est temps de comprendre qu'une économie verte est une économie en santé!

J.T. Beau jeu de mots! 😊

P.B-R Un troisième pôle s'inscrit dans l'identité. À chaque fois qu'on veut retreindre les taux d'immigration, les cheveux me dressent sur la tête. Tu sais, avec les changements climatiques et les réfugiés climatiques, il faut entrer dans une ère où il faudra s'adapter. On ne peut pas penser comme avant. On parle aujourd'hui de milliers de migrants, qu'en sera-t-il quand ils seront des millions? On ne peut pas maintenir nos politiques identitaires telles qu'elles le sont actuellement. On ne peut pas fermer nos frontières.

J.T. Peut-être faudra-t-il réfléchir à une politique de la bienveillance?

P.B-R : Il faudra peut-être en arriver là. Le mouvement qui s'exprime aura des répercussions au-delà de l'environnement.

J.T. Le pacte, qu'est-ce que tu en penses?

P.B-R. Moi je suis en faveur. Je l'ai signé personnellement, car ça fait des années qu'on fait des efforts à la maison. Je suis conscient que je pourrais faire davantage encore. Je le dis toujours à mes étudiants : « vous faites ce que vous pouvez ». Chaque geste compte. Et si on impose trop de quelqu'un et qu'on lui fixe des objectifs inatteignables, il n'aura pas tendance à les atteindre. Tu sais, une des pires attitudes à avoir face aux défis environnementaux est la fatalité. Je ne la tolère ni dans ma classe ni dans la vie.

J.T. Du genre, bah de toute façon tout est fini!

P.B-R Tu sais, dans les années 1990, on parlait des pluies acides et du trou dans la couche d'ozone. Aujourd'hui, c'est résorbé, car on a fait face à ces défis et on a agi. Donc, on a la

capacité d'agir. Devant l'extinction de plusieurs espèces, le jour où on va baisser les bras, c'est le jour où on aura décidé qu'on a échoué.

J.T. : J'ai le goût de rebondir au nom d'un collègue qui te dirait : «J'veux ben là dans ma cuisine, mais depuis que je suis allé en Inde, je le sais que c'est foutu! C'est pas mes gestes de Nord-américain conscientisé et honteux qui va réchapper le sort de l'humanité!»

P.B-R Je peux comprendre et trouver ça déprimant. Ce qui se fait en Inde et en Chine est alarmant. Nous, on va souvent au Costa Rica avec nos étudiants et on constate que même avec la meilleure volonté, il y a des enjeux ne serait-ce que dans l'aménagement des aires protégées. Mais comment inspirer l'exemple si nous-mêmes on est incapables? Faut commencer à quelque part, là où on a des prises. S'inspirer, influencer notre gouvernement, donner l'exemple, être contagieux. Peut-être qu'on n'y arrivera pas. Peut-être que notre sort sera à l'image de d'autres espèces, mais personnellement je ne fais pas ma job si je pars avec cette attitude-là.

J.T. J'ai un autre ami qui disait : «ben au moins, on aura essayé! Il faut nager vers la plage, même si tu sais que c'est foutu, c'est notre devoir d'au moins essayer!»

P.B-R Faut voir ça comme un défi. Pendant la Deuxième Guerre mondiale, on a eu des défis en tant qu'humanité. Pendant la Guerre Froide aussi. Ma mère m'a souvent dit que, selon ses parents, c'était foutu. Le moral des troupes n'était pas à son plus fort. Aujourd'hui, c'est notre défi à nous.

J.T. Si je reviens au pacte, penses-tu qu'il y a eu des problèmes au niveau des représentants?

P.B-R Peut-être que le problème est au niveau de l'approche que l'on perçoit comme moralisatrice même si cela n'en n'est pas une. Le conservatisme me semble naturel (à la nature humaine) et si on veut faire changer des habitudes, ben ça dérange. Le pacte symbolise le mur visible. Moi, au contraire, l'apport des artistes me plaît, car ce qu'ils démontrent c'est qu'il ne faut pas être parfait, mais essayer. Véronique Cloutier a du chemin à faire, mais ce qu'elle dit c'est qu'elle va essayer. Imagine, si elle est capable de réussir son virage vert ben tout le monde peut réussir! 😊

J.T. Donc c'est l'idée du modèle. Si la cancre environnementale y arrive, ben, monsieur, madame tout le monde peut y arriver!

P.B-R Exactement.

J.T. Je t'amène ailleurs. T'as vu, ici, toute la controverse autour de la vignette électrique qui coûte deux fois le prix de la vignette conventionnelle. T'en penses quoi?

P.B-R Je vais commencer par te dire que j'ai eu beaucoup de courriels comme membre du CACE 😊. À mon avis le Cégep veut bien faire, mais n'a aucun plan pour bien faire. On

met des bornes électriques parce que ça commence à être tendance. Uniquement sur cela, on peut les féliciter. À plusieurs endroits, on n'est même pas là. Là où il y a manque, c'est que nos administrateurs n'ont pas anticipé le succès des voitures électriques. Je sais que cela fait partie des plans de réaménagements en 2020-2021, mais en attendant, ils se retrouvent avec un problème croissant. La raison de cette vignette plus cher est qu'il faut payer l'électricité, et certains usagers pourraient bénéficier de cette borne à moindres coûts.

Maintenant. Je trouve personnellement que c'est trop cher et que ce n'est pas un incitatif si tu dois payer le double pour ta vignette. On m'a répondu que les usagers peuvent se procurer des vignettes ordinaires et ne pas se charger au Cégep. Ceci est envisageable si tu n'as pas beaucoup de kilométrages à effectuer pour te rendre au travail.

Il est important de rappeler que le CACE est un comité consultatif. Nous n'avons pas de pouvoir de décision.

J.T Donc, rien d'ici 3 ans?

P.B-R Je me suis renseigné avant l'entretien, car je connaissais cette question. Il est possible d'aller aux finances ou alors d'en parler à nos directeurs respectifs. Peut-être que s'il y a suffisamment de demandes, les choses bougeront plus rapidement?

J.T Dans l'idéal, le coût de la vignette électrique serait moindre que le coût de la vignette ordinaire?

P.B-R. Oui, dans l'idéal, le coût de cette vignette serait moindre, mais je ne pense pas que le Cégep va aller là, car ils perdront de l'argent. Une des options, pas l'optimale, mais qui demeure un pas en avant, c'est la solution de l'utilisateur-payeur, un peu comme on voit dans les bibliothèques et les stationnements municipaux. C'est pas optimal, car le geste demeure individuel et n'insufflé pas une volonté collective.

On pourrait aussi augmenter les vignettes des « pollueurs-payeurs », les utilisateurs des voitures à essence. 😊

J.T On s'est questionné en exécutif à savoir si la voiture électrique avec sa composition était véritablement un gain écologique. T'en penses quoi?

P.B-R Ça dépend du kilométrage et du nombre d'années. Changer une voiture électrique aux 2 ans, c'est une aberration totale en regard du cycle de vie. 25k km/ année, il faut à peu près 5-6 ans pour devenir rentable écologiquement. C'est encore polluant, faut pas se le cacher, mais il y a du progrès qui se fait. Les nouveaux modèles ont beaucoup plus d'autonomie.

J.T. C'est donc un choix vert qui se rentabilise dans le temps. Donc, syndicalement, on aurait raison de pousser dans cette direction.

P.B-R. Il serait effectivement temps que vous sautiez dans la mêlée. Nous sommes dans une ère où les relations sont bonnes avec la direction. Je pense qu'il y a une certaine écoute, une certaine réception. Je les rencontre souvent pour le projet des ruches urbaines et je sens qu'ils sont réceptifs.

J.T. D'ailleurs, où en sommes-nous avec ce projet?

P.B-R. Nous en sommes à l'étape de la présentation au comité de direction. C'est passé au travers du dédale administratif, mais c'est correct, on y va à notre rythme sans sauter les étapes. Il y a beaucoup de conscientisation à faire. Certains ont peur des abeilles et je peux comprendre. On est allé chercher des appuis chez plusieurs départements et programmes.

Cette session-ci au département de biologie, nous avons travaillé au contexte pédagogique : comment insérer les ruches dans notre enseignement.

Le comité de direction attend le O.K. des ressources matérielles.

J.T. Tiens, le projet verdure semble stagner au même endroit...

P.B-R. Chez nous le problème se retrouve dans l'entretien de la ruche. En Biologie on a nos locaux de confinement. Il y a une porte-fenêtre pour aller sur le toit. On ne peut pas passer par là pour l'entretien des ruches, car les laboratoires doivent demeurer autant que possible en isolement. Il faut faire installer une échelle entre Chimie et Biologie. Cette échelle-là sera aussi utile pour l'entretien des toits verts.

Autre enjeu, c'est Alvéole qui viendrait entretenir les ruches, ça veut dire encourager une entreprise privée. Sinon, il faut que ce soit un·e enseignant·e qui le fasse ou un membre du personnel. Ça implique de venir au collège pendant l'été, d'avoir une formation, d'avoir des assurances. Ça se fait dans d'autres cégeps, mais ils ont commencé comme nous, avec un projet clef en main qui, après 3-4 ans transite vers une prise en charge par le collègue.

J.T. Dernier sujet...La réforme de Science nature, qu'est-ce qu'on peut dire de tout ça?

P.B-R Que c'est compliqué....Le problème c'est le tirage de couverture. Nous, en biologie, on ne se le cachera pas, on est heureux qu'il y ait une meilleure reconnaissance. Ça fait des années qu'il n'y a qu'un cours de biologie obligatoire au programme, il y en a 2 en chimie, 3 en physique et 3 en mathématique. On ne comprend pas que dans une ère où 50% des étudiants gradués en sciences de la nature choisissent un parcours universitaire en santé qu'il n'y ait pas un deuxième cours de bio obligatoire.

Nous, on a vu la réforme proposée d'un bon œil comparativement à d'autres départements. Ceci dit, on est évidemment sensibles aux enjeux liés aux pertes d'emplois dans les autres départements. C'est délicat comme situation.

Je comprends très bien cette situation, car en 2015, j'ai été MED technique. Je le sais ce que ça veut dire.

J.T. Peut-être que le problème est que vous ayez eu à vous prononcer, entre vous, des différentes compétences à promouvoir?

P.B-R. Ça n'aurait jamais dû avoir lieu. Le ministère aurait dû « mettre ses culottes » et faire ses devoirs correctement en nous disant : voici le nouveau programme, apportez-nous des idées concrètes et positives. Ils ont plutôt fait en sorte qu'on s'est entredéchiré.

Ce qui est malheureux aussi c'est que ce soit transposé dans les journaux. Cela ne donne pas une belle image de nous. Cela ne valorise pas notre profession qui disons-le, n'est pas toujours bien comprise par l'opinion publique.

Et aussi, qu'il y aura une suite, que c'est partie remise. Ça m'inquiète.

J.T Terminons, puisque nous sommes à la fin novembre, que tu es environnementaliste, que tu as deux enfants, Noël, ça se passe comment chez les Bélanger-Roy?

P.B-R Noël, c'est une des plus belles fêtes. Ma conscience environnementale ne prend pas de pause pendant cette période. Décorations faites par les enfants. Avant Noël, en collaboration avec les enfants, on donne les jouets moins utilisés, à des amiEs, à Renaissance, aux Scouts, on n'est contre la surabondance. On donne, on reçoit.

J.T. Immense merci pour ce temps précieux, pour tes réponses, pour tes éclaircissements. Bonne fin de session à toi. Joyeux Noël à toi et à toute ta famille. xxxxxx